

II



os trois princesses, ayant dormi jusqu'à onze heures du matin, se réveillèrent. Finette s'aperçut la première de l'absence de la reine; bien qu'elle s'y fût préparée, elle ne laissa pas de pleurer, se confiant davantage, pour son retour, à sa marraine la fée, qu'à l'habileté de ses sœurs. Elle fut leur dire tout effrayée :

— La reine est partie, il faut la suivre au plus vite.

— Taisez-vous, petite babouine, répliqua Fleur-d'Amour, nous trouverons bien le chemin quand nous voudrons; vous faites ici l'empresée mal à propos.

Finette n'osa répliquer. Mais quand elles voulurent retrouver le chemin, il n'y avait

plus ni traces ni sentiers; les pigeons étaient venus manger les pois. Elles se mirent à pleurer.

Après avoir passé deux jours sans manger, Fleur-d'Amour dit à Belle-de-Nuit :

— Ma sœur, n'as-tu rien à manger?

— Non, dit Belle-de-Nuit.

Elle dit la même chose à Finette :

— Je n'ai rien non plus, répliqua celle-ci; mais je viens de trouver un gland.

— Ha! donnez-le moi, dit l'une.

— Donnez-le-moi, dit l'autre.

Chacune le voulait avoir.

— Nous ne serons guère rassasiées d'un gland à nous trois, dit Finette; plantons-le, il en viendra un arbre qui nous pourra servir.

Elles y consentirent, quoiqu'il n'y eût guère d'apparence qu'il vînt un arbre dans un pays où il n'y en avait point: on n'y voyait que des choux et des laitues que les princesses mangeaient; si elles avaient été bien délicates, elles seraient mortes cent fois. Elles couchaient presque toujours à la belle étoile. Tous les matins et tous les soirs elles allaient tour à tour arroser le gland et lui disaient : *Crois, crois, beau gland*. Il commença de croître à vue d'œil.

Quand il fut un peu grand, Fleur-d'Amour voulut monter dessus, mais il n'était pas assez fort pour la porter: elle le sentait plier sous elle; aussitôt elle descendit. Belle-de-Nuit eut la même aventure; Finette, plus légère, s'y tint longtemps, et ses sœurs lui demandèrent :

— Ne vois-tu rien dans les environs, ma chère petite sœur?

Elle leur répondit : — Non, je ne vois rien.

— Ah ! c'est que le chêne n'est pas assez haut, disait Fleur-d'Amour.

Et elles continuaient d'arroser le gland et de lui dire : *crois, crois, beau gland.*

Finette ne manquait jamais d'y monter deux fois par jour. Un matin qu'elle y était, Belle-de-Nuit dit à Fleur-d'Amour :

— J'ai trouvé un sac que notre sœur nous a caché; qu'est-ce qu'il peut y avoir dedans?

Fleur-d'Amour répondit :

— Elle m'a dit que c'était de vieilles dentelles qu'elle raccommodait.

— Et moi je crois que c'est du bonbon, ajouta Belle-de-Nuit.

Elle était friande et voulut y voir; elle y trouva effectivement toutes les dentelles du roi et de la reine qui ser-



vaient à cacher les beaux habits de Finette et la boîte de diamants.

— Eh bien! s'écria-t-elle, il faut prendre tout pour nous et mettre des pierres à la place.

Elles le firent à l'instant. Finette revint sans s'apercevoir de la malice de ses sœurs, car elle ne s'avisait pas de se parer dans un désert; elle ne songeait qu'au chêne, qui devenait le plus beau de tous les chênes.

Une fois qu'elle y monta et que ses sœurs, selon leur coutume, lui demandèrent si elle ne découvrait rien, elle s'écria :

— Je découvre une grande maison, si belle, si belle que je ne saurais assez le dire : les murs en sont d'émeraudes et de rubis, le toit de diamants. Elle est toute couverte de sonnettes d'or; les girouettes vont et viennent comme le vent.

— Tu mens, disaient-elles; cela n'est pas si beau que tu le dis.

— Croyez-moi, répondit Finette : je ne suis pas menteuse; venez plutôt voir vous-mêmes. J'en ai les yeux tout éblouis.

Fleur-d'Amour monta sur l'arbre; quand elle eut vu le château, elle ne s'en pouvait taire. Belle-de-Nuit, qui était fort curieuse, ne manqua pas de monter à son tour; elle demeura aussi ravie que ses sœurs.

— Certainement, dirent-elles, il faut aller à ce palais : peut-être que nous y trouverons de beaux princes qui seront trop heureux de nous épouser.

Tant que la soirée fut longue, elles ne parlèrent que de leur dessein ; puis elles se couchèrent sur l'herbe. Mais lorsque Finette parut endormie, Fleur-d'Amour dit à Belle-de-Nuit :

— Savez-vous ce qu'il faut faire, ma sœur ? Levons-nous et nous habillons des riches habits que Finette a apportés.

— Vous avez raison, dit Belle-de-Nuit.

Elles se levèrent donc, se frisèrent, se poudrèrent, puis se mirent des mouches et les belles robes d'or et d'argent toutes couvertes de pierreries.

Finette ignorait le vol que ses méchantes sœurs avaient commis : elle prit son sac dans le dessein de s'habiller, mais elle demeura bien affligée de n'y trouver que des cailloux. Elle apercevait en même temps ses sœurs qui s'étaient accommodées comme des reines. Elle pleura et se plaignit de la trahison qu'elles lui avaient faite : et elles d'en rire et de se moquer.

— Est-il possible, leur dit-elle, que vous ayez le courage de me mener au château sans me parer et me faire belle ?

— Nous n'en avons pas trop pour nous, répliqua Fleur-d'Amour ; tu n'auras que des coups, si tu nous importunes.

— Mais, continua-t-elle, ces habits que vous portez sont à moi : ma marraine me les a donnés.

— Si tu parles davantage, dirent-elles, nous allons t'assommer, et nous t'enterrerons sans que personne le sache.

La pauvre Finette n'eut garde de les irriter ; elle les suivait doucement et marchait un peu derrière, ne pouvant passer que pour leur servante.

Plus elles approchaient de la maison, plus elle leur semblait merveilleuse.

— Ah ! disaient Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, que nous allons nous bien divertir ! Que nous ferons bonne chère ! nous mangerons à la table du roi ; mais pour Finette, si l'on demande qui elle est, gardons-nous bien de l'appeler notre sœur : il faudra dire que c'est la petite vachère du village.

Finette, qui était pleine d'esprit et de beauté, se désespérait d'être si mal traitée.

Quand elles furent à la porte du château, elles frappèrent. Aussitôt une vieille femme hideuse vint leur ouvrir ; elle n'avait qu'un grand œil au milieu du front, le nez plat, le teint noir et la bouche si horrible qu'elle faisait peur. Elle avait trente pieds de haut et quinze de tour.

— O malheureuses ! qui vous amène ici ? leur dit-elle. Ignorez-vous que c'est le château de l'ogre, et qu'à peine pouvez-vous suffire pour un de ses déjeuners. Mais je suis meilleure que mon mari ; entrez, je ne vous mangerai pas tout d'un coup : vous aurez la consolation de vivre encore deux ou trois jours.

Quand elles entendirent l'ogresse parler ainsi, elles s'enfuirent ; mais une seule des enjambées de la vieille en valait cinquante des leurs. Elle courut après elles et les reprit, celle-ci par les cheveux, les autres par leurs vêtements, et,

les mettant sous son bras, elle les jeta toutes trois dans la cave, qui était pleine de crapauds et de couleuvres.

Comme elle voulait croquer sur-le-champ Finette, elle alla chercher du vinaigre, de l'huile et du sel pour la manger en salade; mais elle entendit venir l'ogre, et trouvant que les princesses avaient la peau blanche et délicate, elle résolut de les manger toute seule, et les mit promptement sous une grande cuve où elles ne voyaient que par un trou.

L'ogre était trois fois plus haut que sa femme; quand il parlait, la maison tremblait; il n'avait qu'un grand vilain œil; ses cheveux étaient tout hérissés; il s'appuyait sur une bûche dont il avait fait une canne. Il avait dans sa main un panier couvert; il en tira quinze petits enfants qu'il avait volés par les chemins, et qu'il avala comme quinze œufs frais.

Quand les trois princesses le virent, elles tremblèrent sous la cuve; elles n'osaient pleurer bien haut, de peur qu'il ne les entendît, mais elles s'entre-disaient tout bas :

— Il va nous manger tout en vie. Comment nous sauverons-nous?

L'ogre dit à sa femme :

— Vois-tu, je sens de la chair fraîche, je veux que tu me la donnes.

— Bon! dit l'ogresse, tu crois sentir chair fraîche, et ce sont tes moutons qui sont passés par là.

— Oh! je ne me trompe point, dit l'ogre, je sens chair fraîche assurément; je vais chercher partout.

— Cherche, dit-elle, tu ne trouveras rien.

— Si je trouve, répliqua l'ogre, et que tu me le caches, je te couperai la tête pour en faire une boule.

Elle eut peur de cette menace et lui dit :

— Ne te fâche point, mon petit ogrelet : je vais te déclarer la vérité. Il est venu aujourd'hui trois jeunes filles que j'ai prises; mais ce serait dommage de les manger, car elles savent tout faire. Comme je suis vieille, il faut que je me repose; tu vois que notre belle maison est fort malpropre, que notre pain n'est pas cuit, que la soupe ne te semble plus si bonne, et que je ne te parais plus si belle, depuis que je me tue à travailler. Elles seront mes servantes; je t'en prie, ne les mange pas à présent. Si tu en as envie quelque jour, tu en seras assez le maître.

L'ogre eut bien de la peine à lui promettre de ne les pas manger tout de suite. Il disait :

— Laisse-moi faire, je n'en mangerai que deux.

— Non, tu n'en mangeras pas.

— Eh bien! je ne mangerai que la plus petite.

— Non, tu n'en mangeras pas une.

Enfin après bien des contestations, il lui promit de ne les pas manger. Elle se disait en elle-même : — Quand il ira à la chasse, je les mangerai, et je lui dirai qu'elles se sont enfuies.

L'ogre sortit de la cave, et lui dit de les amener devant lui. Les pauvres filles étaient presque mortes de peur; l'ogresse les rassura. Quand il les vit, il leur demanda ce qu'elles savaient faire; elles répondirent qu'elles savaient

balayer, coudre et filer à merveille; qu'elles faisaient de si délicieux ragoûts, que l'on mangeait jusqu'aux plats; que pour du pain, des gâteaux et des pâtés, l'on en venait chercher chez elles de cent lieues à la ronde. L'ogre était très friand :

— Ça, ça, dit-il, mettons vite ces bonnes ouvrières en besogne. Mais, dit-il à Finette, quand tu as mis le feu au four, comment peux-tu savoir s'il est assez chaud ?

— Monseigneur, répliqua-t-elle, j'y jette du beurre, et puis j'y goûte avec la langue.

— Eh bien ! dit-il, allume donc le four.

Ce four était aussi grand qu'une écurie, car l'ogre et l'ogresse mangeaient plus de pain que deux armées. La princesse y fit un feu effroyable; il était embrasé comme une fournaise, et l'ogre qui était présent, mangea, en attendant le pain tendre, cent agneaux et cent petits cochons de lait. Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit accommodaient la pâte. Le maître ogre impatienté s'écria tout à coup :

— Eh bien ! le four est-il chaud ?

Finette répondit :

— Monseigneur, vous l'allez voir.

Elle jeta devant lui mille livres de beurre au fond du four, et puis elle dit :

— Il faut tâter avec la langue; mais je suis trop petite pour atteindre l'ouverture de ce four.

— Je suis grand, moi, dit l'ogre.

Et se baissant, il s'enfonça si avant qu'il ne put point se retirer, de sorte qu'il brûla jusqu'aux os. Quand l'o-

gresse, attirée par les effroyables hurlements que poussait l'ogre, arriva au four, elle demeura bien étonnée de trouver son mari entièrement rôti, et dont les os calcinés formaient une haute montagne. L'ogresse remplit l'air de ses cris de douleur.

Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit, la voyant si fort affligée, la consolèrent de leur mieux; mais elles craignaient que sa douleur ne s'apaisât trop tôt, et que l'appétit lui venant, elle ne les mît en salade, comme elle avait déjà pensé faire. Elles lui dirent :

— Prenez courage, madame, vous trouverez quelque roi ou quelque marquis qui sera heureux de vous épouser.

Elle sourit un peu en montrant des dents plus longues que le doigt. Lorsqu'elles la virent de bonne humeur, Finette lui dit :

— Si vous vouliez quitter ces horribles peaux d'ours, dont vous êtes habillée, et vous mettre à la mode, nous vous coifferions à merveille : vous seriez belle comme un astre. Puis, elles lui apportèrent ses souliers qui n'avaient pas moins d'une toise de longueur, sur une largeur proportionnée.

— Voyons, dit-elle, comme tu l'entends; mais assure-toi que s'il y a quelques dames plus jolies que moi, je te hacherai menue comme chair à pâté.

Là-dessus les trois princesses lui ôtèrent son bonnet, et se mirent à la peigner et à la friser, en l'amusant de leur caquet.

Finette prit une hache, et lui donna sur le derrière de la tête un si grand coup, qu'elle la lui fendit.

Les trois sœurs montèrent aussitôt sur le toit de la maison pour se divertir à sonner les clochettes d'or. Elles parcoururent toutes les chambres; Fleur-d'Amour et Belle-de-Nuit se prélassèrent dans des lits de brocart et de velours, et se disaient :

— Nous voilà plus riches que n'était notre père quand il avait son royaume; mais il nous man-



que d'être mariées. Il ne viendra personne ici, cette maison passe assurément pour un coupe-gorge, car on ne sait point la mort de l'ogre et de l'ogresse. Il faut que nous allions à la plus prochaine ville nous faire voir avec nos beaux habits, et nous n'y serons pas longtemps sans trouver de bons financiers qui seront bien aises d'épouser des princesses.

Dès qu'elles furent habillées, elles dirent à Finette qu'elles allaient se promener. La pauvre Finette, qui avait le cœur serré de douleur, resta seule au logis, balayant, nettoyant, lavant, sans se reposer, et toujours pleurant.

— Que je suis malheureuse, disait-elle, de n'avoir pas obéi à ma marraine! Il m'en arrive toutes sortes de disgrâces; mes sœurs m'ont volé mes riches habits qui servent à les parer; sans moi, l'ogre et sa femme se porteraient encore bien. De quoi me sert donc de les avoir fait mourir? N'aimerais-je pas autant être mangée que de vivre comme je vis?

En disant cela, elle pleurait à étouffer; puis ses sœurs arrivèrent chargées d'oranges de Portugal, de confitures, de sucre, et elles lui dirent :

— Ah! que nous venons d'un beau bal! qu'il y avait de monde! Le fils du roi y dansait; l'on nous a fait mille honneurs. Allons, viens nous déchausser et nous décrotter, car c'est là ton emploi.

Finette obéissait; et si par hasard elle voulait dire un mot pour se plaindre, elles se jetaient sur elle et la battaient.